

Permettez-vous que je m'invite à votre noce?—Monsieur, c'est nous faire beaucoup d'honneur, et nous acceptons avec plaisir cette marque d'intérêt que vous nous témoignez.

Ici, M. et madame Bertrand s'empresèrent de se confondre en complimens envers M. Speckleer. Le papa Bertrand, qui avait une petite pointe de gaité, osa même lui offrir un bol de vin chaud, que M. Speckleer accepta avec un air de bienveillance qui me flatta infiniment.

M. et madame Bertrand, qui trouvèrent M. Speckleer disposé à les écouter, en profitèrent si bien, que pas un des événemens de ma vie ne fut oublié : à les entendre, rien n'était plus parfait que Paulin, et leurs éloges me firent plusieurs fois rougir.

“ Je suis fort aise, dit M. Speckleer, que ce jeune homme soit digne, par sa conduite, de votre amitié ; mais je crois qu'il manque d'une certaine franchise. Comment peut-il nous faire croire qu'il estime toujours son capitaine Wilths, quand celui-ci le paie de la plus noire ingratitude ? On ne perd pas de gaité de cœur et sans regret, surtout dans sa position, une somme aussi considérable.—Monsieur, s'écria le père Bertrand avec feu, notre Paulin est la franchise même ; jamais il ne déguise ce qu'il pense, et la perte de son argent est ce qui l'intéresse le moins : si M. Wilths est dans le malheur, il peut hardiment lui écrire qu'il est dans l'impossibilité de payer, et Paulin attendra aussi long-tems qu'on voudra.—Je crois bien que si M. Wilths avait au moins donné de ses nouvelles à M. Paulin, on serait moins tenté de l'accuser d'ingratitude ; c'est bien le moins qu'on écrive quand on ne peut tenir ses engagements, et celui du capitaine anglais est un engagement d'honneur.—Il faut que M. Wilths soit mort sans avoir pu la remplir, et, je le répéterai toujours, jamais le regret de l'avoir obligé n'entrera dans mon cœur.—Vous méritez, mon cher ami, un sort prospère, et je ne doute pas que la providence ne vous serve dans toutes vos entreprises. Il est déjà tard, il faut nous retirer. Dites à M. Durant que demain matin, à huit heures, je serai chez vous.”

M. Speckleer nous ayant quittés, nous nous en retournâmes à la maison de M. Bertrand. Notre conversation roula sur M. Speckleer, à qui j'avais trouvé l'air moins froid et moins sévère que la veille. Ivre du bonheur que me promettait mon union avec Joséphine, j'étais d'une gaité charmante, que M. et madame Bertrand et Joséphine partagèrent. Je ne les quittai qu'à minuit, encore fallut-il que l'on me mît à la porte, en riant. Tout le monde à la maison était couché. Je fus obligé d'éveiller M. Durant, pour lui faire part de ma rencontre avec M. Speckleer, et le prévenir qu'il serait à la maison à huit heures du matin.

En effet, à peine huit heures étaient-elles sonnées, que M. Speckleer et le notaire arrivèrent, suivis de plusieurs porteurs chargés de caisses de différentes grandeurs. M. Speckleer adressa